

—Rien, madame, rien.
—Vous tremblez, des frissons parcourent vos mains. Vous avez froid. Voulez-vous que nous rentrions ?

—Non, madame, non, je vous assure, ne faites pas attention. Je suis très bien.

Et elle répétait mentalement.

—Le père noyé... La forêt de Russy ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Que vais-je apprendre ?

Et ne résistant pas plus longtemps à son ardente curiosité :

—La forêt de Russy ? dit-elle. Est-ce qu'il n'y a pas aussi un autre nom ?

—La forêt de Boulogne.

Le cœur de Marjolaine palpitait :

—Et ces forêts entourent le château de Chambord ?

—Oui. Vous connaissez ce pays, mon enfant ?

—Nous y sommes passés souvent, avec mon père, dit-elle. Et vous disiez tout à l'heure que le... le père de votre enfant s'était noyé ? Dans la Loire, sans doute ?

—Non, la forêt est traversée par une petite rivière, inoffensive presque toujours, mais qui se gonfle parfois sous les pluies, les neiges fondues, ou même en été par les orages.

—Je me souviens, le Cosson ?

—C'est dans le Cosson que Julien s'est noyé.

—Et l'enfant ? madame, l'enfant ? interrogeait Marjolaine au comble de l'émotion.

—Je ne sais ce qu'il est devenu, ou plutôt, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je l'ai ignoré pendant vingt ans. Et j'arrive tout de suite au moment le plus douloureux de ma vie, aux angoisses mortelles que je traverse.

—Parlez, madame parlez.

Et Marjolaine qui avait pris les mains de la comtesse les étreignait de toutes ses forces. Elle avait peine à se contenir, la douce et gentille fillette. Mille questions se pressaient sur ses lèvres. Mais elle n'osait encore les poser, elle voulait attendre. Est-ce donc qu'elle allait retrouver la mère de Jacques ? Oui, n'était-ce pas une preuve que ce seul détail de la mort du père, noyé dans le Cosson ?

—Le secret de la naissance de mon enfant n'était connu que de ma tante, qui mourut quelque temps après, et de mon frère Antoine, dont vous avez appris dernièrement la fin tragique. Une autre personne, pourtant, avait surpris ce secret. C'était l'intendant de mon père. Vous le connaissez, c'était Patoche ! Cet homme était fourbe et lâche, sorte d'espion à la solde de mon frère et chargé de lui rendre compte de ce qui se passait au château. Par Patoche ainsi que je vous l'ai dit, mon frère avait été prévenu. C'est donc Patoche qui est cause de tous les drames qui ont accompagné la naissance de mon enfant. Aussi, cet homme, je le haïssais de toutes mes forces, jamais je ne lui avais pardonné, je ne lui pardonnerai jamais. Des mois se passèrent, ma chère Marjolaine ; je fus forcée par mon frère, dont les menaces m'épouvantaient, d'épouser M. de Cheverny, qui ignorait toujours mon premier mariage. Pendant vingt ans, ce fut un grand calme dans ma vie. J'avais presque oublié Patoche et je croyais aussi que Patoche m'avait oubliée. Jamais il ne m'avait donné de ses nouvelles, j'espérais même qu'il était mort, car la seule pensée de cet homme troublait mon existence. Hélas ! il reparut, il y a quelques semaines pour me perdre.

—Pour vous perdre ?

—Oui. Il vint se rappeler à mon souvenir tout d'abord, insolent et goguenard, comme il était autrefois, avec, en plus, les flétrissures de tous les vices dont il n'avait jadis que les germes, mais que vingt ans de Paris avaient développés. Il fut doux, patelin, insinuant.

—Que venait-il faire ?

—Me dire que le hasard l'avait jeté sur la trace de mon enfant, de mon enfant perdu, comprenez-vous, Marjolaine, de l'enfant que j'ai tant pleuré et que j'aime peut-être d'autant plus qu'il a été la cause première de tous mes malheurs.

Marjolaine, de plus en plus tremblante et d'une voix qu'étrangle une émotion indéfinissable :

—Ah ! Patoche a retrouvé votre enfant ?

—Oui.

—Il vous l'a ramené ?

—Il me l'a ramené.

—Vous le connaissez ? Vous l'avez vu ? Vous l'aimez ?

—Oui, oui, disait la mère. Est-ce que je l'aime, pourtant ? fit-elle après une pause. Parfois je doute. J'ai peur de mon cœur.

Et Marjolaine, insistant avec une persistance singulière :

—Et vous êtes bien certaine, n'est-ce pas, qu'on ne vous a pas trompée ? que ce n'est pas une lâche et sacrilège intrigue que cet homme a formée contre vous ?

—Il m'a donné des preuves !

—Est-ce que vous voudriez me dire lesquelles ?

—Mon fils m'a raconté comment il avait été recueilli dans la forêt de Russy, en décembre 1859, juste la date, emporté par un charbonnier, élevé par lui.

—Mais ces détails, Patoche les connaissait. Qui vous dit que ce n'est pas lui qui les a communiqués à ce jeune homme.

—J'ai d'autres preuves !

—Ah ! fit Marjolaine, frappée au cœur, d'autres preuves ?

—Ce récit a été fait par le père adoptif de mon fils, à son lit de mort, devant le maire du village où mon fils a été élevé. Le maire a reçu la déclaration et l'a contresignée.

—Vous êtes certaine de tout cela ?

—Oui.

—Le charbonnier est mort. On ne peut plus l'interroger, mais avez-vous écrit du moins à ce maire de village, afin qu'il vous confirme ces détails si importants pour vous.

—Cet homme est mort également.

—Ah ! Tant pis. Tant pis !

—A quoi pensez-vous, mon enfant ?

—Et sous quel nom votre fils s'est-il présenté à vous, madame ?

—Pierre Gironde !

—Je m'en doutais !

Et après un silence :

—De telle sorte que les preuves dont vous me parlez se résument à ceci : d'une part l'affirmation de Patoche...

—Et aussi les explications données par mon fils.

—C'est la même chose, et d'autre part certaines pièces relatant la découverte de l'enfant dans la forêt de Russy.

—Oui.

—Et ce n'est pas tout ?

—N'est-ce pas suffisant, Marjolaine ? Qui aurait pu inventer cette histoire ? Pierre Gironde ne la connaissait pas. Et les détails qu'il m'a donnés se rapportent absolument à ceux que je connais.

—C'est possible, c'est possible, disait Marjolaine, perplexe et, malgré la conviction qui se formait en son esprit, un peu inquiète.

—On dirait que vous avez une arrière-pensée ?

—Peut-être.

Je suis franche avec vous, ne viens-je pas de prouver mon absolue confiance ? n'ai-je pas droit, ma chère enfant, à un peu de réciprocité de votre part ?

—Certes, mais ce que je voulais dire est si délicat !

—Parlez !

—En quelle estime avez-vous Patoche ?

—Ah ! dit la comtesse, les mains sur les yeux et dans un sombre désespoir, ne vous l'ai-je pas dit ? Celui-là me perdra ! J'en suis sûre. Il n'a ni cœur, ni pitié ! C'est un misérable qui abuse de ma faiblesse.

—Eh bien, madame, je me défierais des amis de Patoche, et si je ne me trompe, M. Pierre Gironde est de ces amis-là.

—Le hasard seul a fait cette amitié, Marjolaine.

Elle avait dit cela avec vivacité. Ne se sentait-elle pas obligée de défendre celui qu'elle croyait son fils ? Marjolaine ne pouvait discuter avec l'affection de la mère. Elle le comprit. Elle s'en abstint. Mais elle répondait déjà, à cet instant, à l'interrogation que depuis quelques jours Bernard se posait dans son cœur : de Jacques et de Gironde, quel était l'impôsteur ? Et elle savait bien, elle, que ce n'était pas Jacques !

—Madame, dit-elle, en quoi vous croyez-vous en danger ? En quoi êtes-vous menacée par ce Pa-

toche ? Vous ne me l'avez pas dit encore et si je puis vous être utile.

—Tout ce que je vous ai raconté, mon amie, était utile pour vous faire comprendre le reste. Patoche a abusé étrangement, depuis quelques semaines, du secret qui m'épouvante. Ce n'a été de sa part que demandes incessantes... d'argent.

—Ah ! fit Marjolaine avec dégoût je l'avais deviné aussi.

—Tout d'abord et sous prétexte de relancer sa maison, il m'a demandé cinquante mille francs, sous forme de prêt, disait-il. Mais bientôt, il perdit toute tenue. Il exigea, ordonna, purement et simplement. Et je n'eus qu'à obéir. Et à chaque fois ses exigences augmentaient. Ce ne fut plus cinquante, ce fut cent mille francs qu'il lui fallut. J'empruntai, je demandai à mon mari, je mentis, je jouai la comédie de coquetteries et de dettes imaginaires. Je vendis mes diamants, mes bijoux. Jusqu'aujourd'hui j'ai pu le satisfaire et combler le gouffre que ses exigences ouvraient sans cesse devant moi. Hélas ! il me demande pour demain deux cent mille francs ! Et il menace ! Et il est sans pitié ! Je suis perdue, vous voyez bien. Si bien perdue que je n'ai même pas fait le moindre effort pour réunir cette somme. Mon mari seul pourrait me la donner. Mais cette fois il aurait le droit d'exiger de moi des explications. Et que lui dirais-je ! Avais-je raison aussi de traiter cet homme de misérable ?

—Comment faire ? Comment faire ?

—Ne cherchez pas aller, c'est inutile.

—Si j'avais cette somme, si je pouvais l'emprunter, je vous la remettrais avec bonheur, mais je ne jouis pas d'un crédit aussi important, et le petit capital qui fait marcher ma maison ne pourrait être réalisé avant longtemps.

—Je n'accepterais pas de vous, ma chérie, un pareil sacrifice. Du reste, Patoche est insatiable. Après ces deux cent mille francs il lui en faudra deux cent mille autres. Et toujours ainsi. A quoi bon attendre ? L'orage gronde. Je n'ai qu'à baisser la tête jusqu'à ce que la foudre tombe !

—Pauvre chère amie ! dit Marjolaine en lui embrassant les mains. Et M. Gironde connaît-il vos angoisses, vos terreurs ?

—Oh ! serait-ce possible !

—Pourquoi ne les lui confiez-vous pas.

—A quoi bon ?

—Je vais peut-être vous fâcher mais ne vous êtes-vous jamais demandé si, par hasard, ces sommes qui sortent de vos mains ne profitaient pas seulement à Patoche ?

—Marjolaine !

—Oui, je sais bien que je dis là quelque chose de monstrueux. Pourtant j'achèverai ma pensée. Croyez-vous que cet argent ne profite pas à M. Gironde ?

—Oh ! mon enfant, vous insultez ce jeune homme ?

—C'est qu'entre vous et lui, madame, je vois toujours la figure lâche et cruelle de son ami, peut-être de son complice !

—Mon Dieu, ma chère enfant, pourquoi mettre de pareils soupçons dans mon cœur ? Pourquoi y faire naître le doute ?

—Qui sait ! Pour vous sauver.

—Que voulez-vous dire ?

—Rien, rien encore, ne m'interrogez pas, je ne pourrais répondre, c'est moi plutôt qui devrais vous interroger ?

—Je vous répondrai, mon enfant, que voulez-vous savoir de moi ?

—M'avez-vous raconté tous les détails de l'abandon de l'enfant ?

—Je pense n'en avoir pas oublié.

—Vous n'avez donc fait aucune recherche pour retrouver votre fils ?

—Hélas ! Toutes mes recherches ont été infructueuses.

—Et personne ne vous a rien dit ?

—Rien.

—Et sur la mort du père, aucun détail ne vous est parvenu ?

—Aucun. On retrouva son corps, plusieurs jours après. Les médecins l'examinèrent. Il était mort brusquement de sa blessure rouverte. Il n'y avait pas eu de crime comme, un instant, je l'avais soupçonné.